

L'aristocratie et la pensée politique de Juste Lipse

Tibor KLANICZAY

Directeur du Centre de Recherches de la Renaissance de l'Académie
Hongroise des Sciences de Budapest

Lipse a publié en 1586 la 1^{ère} Centurie de ses lettres choisies et cela en procédant à un choix conscient et judicieux des lettres et de leurs destinataires. Jean Jehasse écrit donc à juste titre que dans ce volume «Lipse sculpte sa statue, s'élevant au-dessus des partis, des confessions, des patries» et que «cette Centurie miscellanée apparaît comme ... un moment significatif de la République littéraire»¹. Aussi la composition de la liste des destinataires a-t-elle un intérêt particulier. En effet, on y retrouve l'élite intellectuelle de l'Europe, indépendamment de toute confession ou nationalité. La majorité en est constituée d'humanistes, de savants, de professeurs, à savoir de collègues — Lipse emploie souvent ce terme d'adresse — et lorsque le destinataire est un Pieter van Egmont, Lipse répond aux questions philologiques que celui-ci lui a posées, et lorsqu'il s'agit d'un évêque, tel Laevinus Torrentius, il s'entretient avec lui, comme avec un ami savant, sur des questions littéraires². Tels représentants de la noblesse, de l'aristocratie, dont la qualité sociale est mise en relief, figurent à peine parmi les destinataires des lettres. Néanmoins nous y rencontrons Heinrich von Rantzau, le gouverneur lettré du roi de Danemark au Schleswig-Holstein, sur lequel je reviendrai encore³, puis Henri de Mesme, seigneur de Roiasym qui, en 1584, adressa une lettre respectueuse au professeur de Leyde, lettre qui permet à ce dernier d'exprimer dans sa réponse son désir d'être reconnu par l'élite : «vulgarem et a vulgo nihil moror, bonam et a bonis nunquam contemnam»⁴. Enfin c'est à un jeune noble, Philippe de Lannoy, «nobilissimo iuveni», élève d'Andreas Schottus, que Lipse adresse le 3 avril 1578 une longue lettre, devenue célèbre et publiée à plusieurs reprises sous le titre d'*Epistola de peregrinatione Italica*, entre autres en traduction anglaise et française⁵. C'est cette lettre qui exprime peut-être le mieux l'objectif didactique que Lipse formule également dans la préface de la 1^{ère} Centurie et sur lequel Jehasse attire spécialement notre attention : «Nous délibérons — écrit Lipse — nous conseillons, nous mettons en garde en

¹ Jean Jehasse, *La Renaissance de la critique, l'essor de l'Humanisme érudit de 1560 à 1614*, Saint-Etienne, Université de Saint-Etienne, 1976, p. 270.

² *Cent. misc.*, I, 100 (*ILE II*, 85 10 22), *Cent. misc.*, I, 97 (*ILE II*, 84 05 06).

³ *Cent. misc.*, I, 88 (*ILE II*, 85 02 13 R¹).

⁴ *Cent. misc.*, I, 87 (*ILE II*, 84 09 28).

⁵ *Cent. misc.*, I, 22 (*ILE I*, 78 04 03).

particulier sous les yeux de la jeunesse; mon souci constant est de la diriger sur l'utile et non pas seulement sur l'agréable; de l'élever en esprit et en force au-dessus du vulgaire»⁶.

Tout ce qu'il écrit à Lannoy, les recommandations faites aux jeunes gens pérégrinant dans les pays étrangers, semble avoir été considérée par leur auteur comme extrêmement importantes. Dans le même ordre d'idées il exhorte le 2 mars 1584 le jeune Georgius Benedicti Werteloo, poète de Leyde en séjour à Londres, d'éviter les mauvaises fréquentations dans la ville étrangère⁷. Trois ans plus tard le même Georgius Benedicti signale à l'attention de deux étudiants à Heidelberg, le Hollandais Johannes Duystius et l'Écossais John Johnston, la lettre à Lannoy publiée dans la 1^{re} Centurie. Se réclamant de Georgius Benedictus, comme d'un «familiaris» de Lipse, les deux jeunes gens adressent à leur tour une lettre au maître de Leyde⁸. Duystius qui s'apprête à se rendre en Italie, fait même allusion aux conseils que Lipse avait donnés aux jeunes pérégrinant à l'étranger, et il lui demande des lettres de recommandation. Ces lettres de deux étudiants inconnus ont dû exercer une certaine impression sur Lipse, car il répondit à toutes deux. Dans celle adressée à Duystius il constate avec plaisir que son correspondant connaît la lettre à Lannoy dont il reprend une idée importante: «Ruinae et monumenta veterum heroum nos commovent aspectu, quidni istae vivae imagines virtutum?»⁹.

C'est précisément cette dernière idée qui, dans la lettre sur la pérégrination, avait capté aussi l'attention de Mihály Forgách, jeune Hongrois étudiant à Wittenberg. Fils d'une des plus grandes familles de Hongrie, il avait commencé ses études en 1586 à Strasbourg, sous la direction de Sturm, et c'est là que la 1^{re} Centurie des lettres de Lipse qui venait de paraître, lui tomba sous la main. Combien attentivement il l'a lue ressort du fait qu'une année plus tard, le 3 avril 1587, alors qu'il étudiait déjà à Wittenberg, il fit au cercle des étudiants hongrois un discours sous le titre d'*Oratio de peregrinatione et eius laudibus* dont le texte parut l'année même¹⁰. Fort de ses connaissances en rhétorique, acquises à l'école de Strasbourg, il y reprend et développe l'idée de Lipse qui à propos de l'étude et du voyage clame que le savoir s'acquiert en partie dans les livres et en partie dans le commerce avec des hommes savants auxquels les jeunes gens se doivent de rendre visite pour les connaître personnellement.

Ce désir de faire la connaissance d'hommes illustres poussa Forgách, sur le point de quitter Wittenberg pour se rendre en Italie, à adresser une lettre à Lipse qu'il n'avait pas pu aller voir à Leyde. Cette lettre datée du 14

⁶ *Op. cit.*, p. 270.

⁷ *ILE* II, 84 03 02.

⁸ *ILE* II, 87 01 22; *ILE* II, 87 09 14.

⁹ *ILE* II, 87 06 01 D.

¹⁰ *Oratio de peregrinatione et eius laudibus: cum ex insigni Argentoratensi quo ante missus fuerat in celeberrimam Witebergensem Academiam venisset: in inclyto nationis Ungaricae Coetu Witebergae scripta et habita a Michaele Forgacz, Libero Barone in Gymes, Witebergae, 1588.*

novembre 1588 et connue à l'heure actuelle uniquement par une publication à faible tirage parue à Budapest, eut le mérite d'éveiller l'attention du grand humaniste¹¹. Un de mes collègues hongrois, Sándor Iván Kovács a découvert que le jeune Forgách, âgé alors de 19 ans, introduit dans sa lettre — sans y faire allusion — non seulement les idées de celle de Lipse à Lannoy, mais jusqu'aux expressions et tournures stylistiques du maître; il exprime ses propres idées en remodelant les phrases mêmes du destinataire, en changeant leur ordre¹². «Omni arte irrepe, vi irrumpere» les hommes illustres — conseillait Lipse à Lannoy, puisque «nusquam meliore damno frons ponitur». C'est toi qui m'as appris — ainsi que commence la lettre de Forgách —, que «nusquam meliore damno frontem poni, quam in appellatione et accessu magnorum virorum, quo in numero nostri saeculi vel summus es, si non potius unus». A propos de la «felix regio» soit l'Italie que Lannoy s'apprêtait à visiter, Lipse estimait que «omnia ingenia includat, ... sua cuique terrae velut gemmula quae illustret. Hanc adi, hanc audi, et e sacris illis pectoribus, hiante ore bibe abditae doctrinae fontes». Le lieu où tu te trouves à l'heure actuelle m'est inaccessible — écrit Forgách, puis de s'écrier: «O felices, quibus gemmulam illam, quae terram Batavorum illustrat, adire licet, audire et e sacro illo pectore hianti ore haurire abditae doctrinae fontes!» Et ainsi de suite: les conseils de Lipse à Lannoy, Forgách se les applique à lui-même tout en les retournant pour exprimer son admiration envers le maître. Cet éloge raffiné doit servir de captation pour introduire l'essentiel de son message: «Hoc itaque unum mea hac scriptione, ... quaeritur, ut noscas esse etiam in gente nostra Martis potius quam Palladis studiosa, qui te colant, admirentur, suscipiant».

La lettre du jeune aristocrate hongrois ne manqua pas de toucher le maître de Leyde qui y répondit le 5 juin 1589 sur un ton particulièrement chaleureux¹³. Désireux de répondre au geste de son jeune admirateur, il paraphrase à son tour une partie du texte de la lettre et surtout la phrase-clef: «Etiamne ille vester remotus, et vere Martialis tractus, educat ac profert Palladias istas proles? — et il ajoute — gratulor tibi hanc indolem, te patriae, quae profecto praesidium grande et lumen exspectat ab ejusmodi alumno». Plus important encore est le fait que c'est précisément ce «proles Hungarica Palladis» que Lipse estime digne de lire le premier son opinion sur la noblesse, opinion formulée ici à son adresse, mais manifestement en tenant déjà compte d'un auditoire plus vaste. Je donne la suite de la lettre en traduction française: «Si la majorité des membres de ton ordre choisissait cette voie de la gloire et de la vertu, y aurait-il plus heureux que l'Europe? Alors qu'elle gît présentement misérable, blessée dans tous ses membres par les armes des guerres civiles.

¹¹ Forgách Mihály és Justus Lipsius levélváltása (La correspondance de M.F. et J.L.), éd. Tibor Klaniczay et alii, Budapest, 1971.

¹² Sándor-Iván Kovács, *Justus Lipsius és a magyar késő-renaisszánsz utazási irodalom* (J.L. et la littérature de voyage en Hongrie, à l'époque de la Renaissance tardive), in «Helikon», XVII (1971), pp. 428-435.

¹³ *Cent. misc.*, II, 81.

Mais elle se remettra un jour (j'y crois fermement), si elle trouve des appuis et des soutiens de ce genre. Quant à toi, va de l'avant, consacre-toi d'abord à l'étude de la littérature et de la sagesse, ensuite à ta patrie, et cherche à montrer la différence entre les nobles instruits et cultivés et ceux qu'éclaire seule la lumière venant de leurs ancêtres. L'amitié que tu me demandes, je te l'offre avec d'autant plus de joie que je la désire moi-même, et le moment venu je t'en donnerai les preuves. Tu écris de mes travaux qu'ils te délectent; qu'ils puissent également être utiles! L'ouvrage que je suis sur le point d'éditer servira aussi j'espère, à ce but; j'y trace le portrait d'un prince et d'hommes appelés à gouverner l'Etat. J'avoue que la rédaction m'en a coûté pas mal d'efforts, mais c'est pour vous que je l'ai écrit, pour vous et non pour les masses qui ne le comprendront pas, et même si elles le comprenaient n'en retireraient aucun bénéfice, car cet enseignement ne les concerne pas. La charge du gouvernement et du commandement vous revient à vous, au peuple commun est dévolue la gloire de l'obéissance».

Voilà les lignes qu'il a écrites au moment de terminer ses *Politica*, peu avant la publication de l'œuvre. Ce qu'il dit dans la lettre est, bien entendu, en accord avec les points de vue développés dans les *Politica*, mais il y a aussi quelque chose de plus. En effet, ni dans ce chef-d'œuvre ni dans aucun autre ouvrage Lipse ne s'exprime avec autant de clarté et d'une façon aussi catégorique sur le rôle qu'il juge être celui de la noblesse de naissance dans la société. A en croire ses œuvres et sa correspondance, le problème ne l'avait pas préoccupé auparavant, et n'était passé au premier plan que dans la seconde moitié des années 1580, lorsque Lipse se trouva confronté aux questions théoriques et pratiques de la politique.

Non que Lipse n'ait pas apprécié les aristocrates qui s'illustraient dans les lettres dès avant ces années. Dans une lettre écrite le 1^{er} septembre 1585 à Janus Dousa à Londres, il envoie ses salutations à lord Burghley dont il avait eu l'occasion de lire un écrit savant, ainsi qu'à Sir Philip Sidney et au poète Sir Edward Dyer. Puis il ajoute: «Felix hac quoque dote Anglia, quod nobilitas in ea vere nobilis, culta studiis virtutis et doctrinae»¹⁴. Et il était particulièrement sensible à tout éloge en provenance de l'élite de la société. Les débuts de ses rapports continus avec Heinrich von Rantzau nous en fournissent une preuve éloquente. Le gouverneur du Schleswig-Holstein, une grande personnalité de la Renaissance tardive de qui les recherches internationales ne se sont malheureusement pas encore occupées selon son mérite, écrivait le 4 novembre 1584 une lettre au professeur de Leyde pour le féliciter de son ouvrage *De constantia* qu'il avait eu l'occasion de lire par l'intermédiaire de David Chytraeus¹⁵. C'est avec une vive satisfaction que Lipse prend acte de l'hommage du savant homme d'Etat et souligne dans sa réponse, datée du 13 février 1585, qu'il lui ménage une place distinguée parmi les laudateurs de son œuvre: «Inter eos autem, qui ante Ranzovium mihi sit?

¹⁴ ILE II, 85 09 01.

¹⁵ ILE II, 84 11 04.

Genus tuum intueor? nobilissimus es. Famam? clarissimus. Virtutem et doctrinam? utraque maximus»¹⁶. Voilà, Lipse formulant on ne peut plus clairement, sa vive sympathie à l'égard de toute personne qui est nobilissima par sa lignée et maxima par la virtus et la doctrina. Quant à la remarque de Rantzau qu'il y aura certainement des Tribuni et religionis Censores à qui l'ouvrage déplaira, il répond: «Tribuni illi, quos indicas, absterreant? — il est à noter qu'il ne mentionne pas les religionis censores! — nihil: iacent se apud suam plebem; mihi adfatim satisfacitur, si eques hic plaudat et Senatus»¹⁷. Ajoutons à cela la lettre que Lipse écrivit à Rantzau le 3 janvier 1587 en réponse à celle où ce dernier le remerciait, le 11 mai 1586, de l'envoi de la I^{re} centurie des lettres, contenant aussi celle que le maître lui avait adressée. «Heros ille Ransovius, qui quid vera nobilitate dignum esset ...» écrit Lipse à son propos dans la lettre de 1587, et ensuite: «Atque utinam Germania vel Europe nostra talium virorum feracior!»¹⁸. La même idée sera exprimée plus clairement deux ans plus tard dans la lettre adressée à Forgách. Lipse lui-même devait considérer cette dernière formulation comme plus mûre et plus importante, car il fit entrer la lettre à Forgách dans le volume de la II^e centurie paru en 1590 tandis que la lettre à Rantzau n'y figure pas.

Dans la deuxième centurie des lettres les destinataires nobles ou aristocrates sont d'ailleurs tout aussi peu nombreux que dans la première. En dehors de la lettre adressée à Forgách il n'y a guère que celle écrite au jeune duc Henri de Bourbon dont la date exacte n'est pas connue¹⁹. Sa banalité suggère qu'elle était dictée surtout par la courtoisie due à un jeune homme issu d'une maison royale à qui Lipse rappelle que sa noble extraction lui impose de nobles buts. Des formules du même genre apparaissent fréquemment dans ses lettres ultérieures. P.ex. en 1597, il exhorte l'Espagnol Lope Dionisio de Castilla, en 1603 le Napolitain Giulio Cesare Caracciolo, de ne pas considérer l'«illustre genus», les ancêtres glorieux, comme le seul gage de leur réussite, mais de devenir eux-mêmes dignes de la véritable noblesse²⁰.

Dès 1591 ne cesse d'augmenter le nombre des aristocrates et de leurs fils qui viennent rendre hommage au savant alors établi à Louvain. Lipse était sensible à l'honneur que lui rendait l'élite de la société et le plus souvent il répondait aux lettres, encore qu'au début il ne les admît pas dans les volumes de sa correspondance. Plus tard, dans les premières années du XVII^e siècle, il se sent de plus en plus flatté par ses rapports avec les monarques, princes, cardinaux, évêques, conseillers, chevaliers et autres grands seigneurs. On décèle dans son évolution une tendance assez nette. Alors qu'au début Lipse ne se préoccupait guère de l'admiration que lui vouait la haute société et observait une certaine distance avec l'aristocratie, il en vint, peu à peu, à

¹⁶ ILE II, 85 02 13 R¹.

¹⁷ ILE II, 85 02 13 R².

¹⁸ ILE II, 87 01 03 R.

¹⁹ Cent. misc., II, 58 (Inventaire BOU).

²⁰ Cent. ad Italos et Hispanos 54 (Inventaire 97 08 02); Cent. misc., IV, 79 (Inventaire 03 09 05).

reconnaître la fonction indispensable de ces hommes dans le contexte de l'époque et choisit de les guider dans la bonne voie. Puis, avec le temps, il s'habitue à l'idée que, dans les milieux distingués d'Europe, correspondre avec lui devenait en quelque sorte une marque de prestige, et dès lors il lut patiemment les lettres des seigneurs qui l'entretenaient de cas de deuil dans la famille ou lui envoyaient quelque travail de dilettante, etc. Intégré petit à petit dans l'«establishment» de l'époque, il répondait sans se lasser, souvent par des lignes banales et non exemptes de quelque snobisme, en recourant à sa seule routine.

Revenons à Lipse politicien. En cette qualité, il est connu comme théoricien de la monarchie, du pouvoir d'un seul, et c'est aussi sous cet aspect qu'il est traité par la littérature savante. L'éminent connaisseur de Lipse Gerhard Oestreich, qui malheureusement n'est plus parmi nous, le considérait comme l'idéologue du «Machtstaat» moderne²¹. Sans vouloir mettre en doute la justesse de cette opinion, je n'en estime pas moins qu'elle ne contient pas toute la vérité. Il est certain que dans le second livre des *Politica*, Lipse milite très énergiquement en faveur de la monarchie, voyant en elle la forme de gouvernement la plus ancienne et la plus solide. Il approuve même le pouvoir absolu du monarque — à condition que se maintienne entre les limites que lui assignent la *virtus* et la *prudencia*. Lipse comprit que l'histoire exigeait la création et la consolidation d'Etats où règne une seule personne. C'est la raison pour laquelle, malgré toute sa tolérance, il fit sienne l'idée tant combattue par Coornhert, de l'unité de la religion dans l'Etat. Mais, personnellement, sa sympathie allait vers une société aristocratique. Tout comme le républicain Machiavel qui, obéissant à l'impératif du jour, était obligé d'entrer en lice pour le principato, Lipse aussi fut suffisamment avisé pour reconnaître la nécessité du régime monarchique et le danger inhérent à toute espèce de polyarchie — pour employer son propre terme.

Pendant, dans ce système monarchique qui lui apparaît inévitable, il essaye de transplanter le plus possible de l'idéal aristocratique tel qu'il l'a lui-même formulé. L'essentiel en est exprimé avec une concision digne du maître dans la lettre déjà citée à Forgách, et pourrait être résumé ainsi: la fonction de gouverner revient de droit aux nobles de naissance qui, non satisfaits de l'auréole due à leurs ancêtres, s'adonnent aux «*litterarum ac sapientiae studiis*» pour mériter la «*vera nobilitas*». Voilà les hommes qui, selon Lipse, doivent former la couche politique dirigeante de l'Etat idéal, celle qui constitue l'appui du monarque gouvernant dans l'esprit de la vertu et de la prudence, mais qui, si nécessaire, peut aussi s'opposer un certain contrepoids sur le plan moral et politique. En fin de compte, il s'agit là plutôt de l'idéal d'un *Ständestaat* centralisé que d'un *Machtstaat* absolu.

²¹ Gerhard Oestreich, *Justus Lipsius als Theoretiker des neuzeitlichen Machtstaates*, in «*Historische Zeitschrift*», 181 (1956), pp. 31-78 et in ID., *Geist und Gestalt des frühmodernen Staates*, Berlin, Duncker und Humblot, 1969, pp. 35-79.

L'image que Lipse se fait de l'aristocratie offre une dualité caractéristique. D'une part elle exprime sa profonde antipathie à l'égard de tout ce qui est vulgaire et plébéien, et son souhait que les parvenus ne puissent s'ingérer dans les affaires de l'Etat. Car le danger d'un abus de pouvoir est bien plus grand de leur côté que dans le cas de ceux qui, habitués par tradition au pouvoir, considèrent comme tout à fait naturel d'y participer. D'autre part, cette aptitude héritée ne vaut rien si elle ne s'accompagne d'une culture et d'un savoir, fruits des studia humanitatis acquis personnellement. L'acquisition de ces derniers n'est bien entendu nullement une prérogative de la noblesse. Le monde de l'aristocratie de *l'esprit* est ouvert à chacun. La majorité des amis et correspondants de Lipse, n'était pas issue des milieux privilégiés de la société. Si quelqu'un se présentait chez lui en faisant preuve d'intérêt littéraire ou en lui soumettant un travail intellectuel digne d'attention, Lipse ne lui demandait pas d'où il venait. Mais à ceux qui se consacrent tout entier à la littérature et à la science, il conseille de se tenir à l'écart de la politique et de la vie publique, comme il le fit lui-même en se retirant à Louvain. Les tâches politiques incombent non aux savants, mais aux aristocrates cultivés.

Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'en 1579, dix ans avant la parution des *Politica* et avant la rédaction de la lettre à Forgách, des vues analogues concernant la fonction et le rôle de l'aristocratie se trouvaient exprimées dans l'ouvrage du Vénitien Paolo Paruta intitulé *Perfezione della vita politica*. Fort des expériences vénitiennes, Paruta opte également pour un gouvernement aristocratique, mais un des points cardinaux de son traité est que la noble extraction et la fortune ne pèsent pas davantage qu'une certaine aptitude à la vie politique dans laquelle, par ailleurs, seule la virtus permet d'agir avec discernement et de manière efficace²². Rien ne prouve à ma connaissance, que Lipse ait connu l'œuvre de Paruta, mais le modèle vénitien n'avait pas échappé à son attention. Il en parle dans sa lettre à Caspar Vosbergen, deux mois après la lettre à Forgách et quelques semaines après la parution des *Politica*²³. Cet échange de lettres est dû au fait que Lipse avait envoyé un exemplaire de son livre à Vosbergen qui l'en remercia. Sa lettre est malheureusement perdue. Il ressort cependant de la réponse de Lipse que Vosbergen y soulevait la question de l'aristocratie. «Hortaris me — écrit Lipse, — ad reliquam, et praesertim ad Aristocratiam, quam ego quoque probo mi Vosbergi, sed bene compositam, et qualis ille Spartanorum fuit, aut hodie Venetorum. O qui deus eam dabit!» Voilà une fois de plus le désir clairement formulé de voir se constituer une aristocratie qui, semblable à celle de Venise, soit capable de gouverner l'Etat. Tout porte à croire qu'il avait l'intention de développer ses vues à ce sujet, voire d'apporter un complément aux *Politica* qui lui aurait été consacré. En effet, Lipse continue dans les termes suivants: «Tamen illam quoque conceptam in mente habeo, et unius omnino libri res

²² Tibor Klaniczay, *Die politische Philosophie des Manierismus: Paruta und Lipsius*, in «Das Ende der Renaissance. Europäische Kultur um 1600», Wiesbaden, Harrasowitz, 1987, pp. 23-35.

²³ *Cent. misc.*, II, 88 (Inventaire 89 08 20 V).

erit. Sed priusquam aggrediar, certum mihi audire et libare iudicia de toto hoc genere scribendi, et si universam displicebit, silere (cur enim vela faciam adversis ventis?) ...»

Ces lignes viennent éclairer un passage obscur de la lettre à Forgách. Exprimant le souhait que ses travaux puissent être utiles, Lipse poursuit ainsi: «Spero tamen id facturum opus quod nunc edo, in quo Principem formo et eos qui ad gubernacula rerum admoventur». Il s'agit évidemment des *Politica* sur le point d'être achevés, mais dont les six livres portent sur le modèle du princeps perfectus et non pas sur les hommes d'Etat qui gouvernent. A moins que l'auteur n'ait pensé ici au 3^e livre qui traite des conseillers. A la lumière de la lettre à Vosbergen il semble toutefois plus probable que dans un livre ultérieur des *Politica* Lipse se proposait de traiter du rôle de l'aristocratie. C'est à quoi renvoie le passage cité de la lettre à Forgách, c'est ce que Vosbergen réclame et ce que Lipse entend remettre à plus tard, lorsqu'il aura vu l'accueil réservé aux *Politica*. On sait que cet accueil fut loin de le satisfaire; il fut dépité et exaspéré par les critiques, en particulier par les attaques de Coornhert. Ainsi le livre projeté sur l'aristocratie fut rayé de l'ordre du jour. Ce sont peut-être les thèses, l'idée de base de cette œuvre jamais réalisée qui sont conservées dans la lettre à Forgách. Tout ceci n'est bien entendu qu'une hypothèse qui demande à être reconsidérée.

Ce qui, en revanche, ne peut être mis en doute, c'est l'étroite relation entre la vision sociale et politique de Lipse et une aristocratie possédant une culture humaniste et une haute tenue morale. Mais existait-il une telle aristocratie, une telle noblesse dans l'Europe de l'époque? Et si oui, se montrait-elle ouverte à l'idéal nobiliaire de Lipse et à l'ensemble de son système moral et politique? Malheureusement, un ouvrage synthétique, susceptible de nous fournir une image des études universitaires des fils de la noblesse au XVI^e siècle fait encore défaut. Pourtant il est facile de constater que cette jeunesse de noble extraction envahissait en nombre croissant les universités européennes, et que la seconde moitié du siècle assiste à une véritable floraison de la pérégrination universitaire des étudiants issus de la noblesse ou de la haute aristocratie. Du fait de leur condition sociale, ces étudiants n'avaient pas besoin de se préparer à une profession lucrative. Ils embrassaient rarement la carrière ecclésiastique et suivaient seulement par curiosité — surtout lorsqu'ils étaient protestants — quelques cours de théologie; la médecine attirait plutôt les jeunes bourgeois; les nobles cherchaient éventuellement à s'acquérir une formation juridique qui pût les aider dans leur future carrière politique. Leur but principal toutefois était de s'initier aux studia humanitatis à un niveau supérieur, car à l'époque de Lipse cette formation était devenue de rigueur pour l'élite. Les monarques comptaient sur le service de ces aristocrates que l'on rencontre aussi bien dans l'entourage d'Henri IV qu'à la Cour de Rodolphe II. Ils ne vivent pas la vie des courtisans — Lipse d'ailleurs les met en garde contre le service à la Cour — et ils ne sont pas encore ces fonctionnaires souvent serviles et conformistes de la machine d'Etat bureaucratique des absolutismes établis. Ceux parmi eux qui acceptent de jouer un

rôle politique, assument près d'un monarque, généralement, une haute fonction conforme à leur rang, et sans abandonner pour autant leur indépendance d'esprit et leur dignité humaine. L'énergie nécessaire à cette tenue morale leur est fournie précisément par la constance lipsienne. Dans la politique, ils cherchent les compromis garantissant une vie tranquille et paisible, préconisée par les *Politica* de Lipse.

Vu les différences historico-sociales entre les pays, on ne saurait parler ici d'une couche homogène sur le plan sociologique. Néanmoins la présence et le rôle important des politiciens aristocrates cultivés, attirés par la personne de Lipse et fidèles à ses enseignements peuvent être démontrés dans presque tous les pays. Willem Beeckman, un des correspondants de Lipse, a appliqué à ses hommes un terme fort bien choisi en appelant *senatores litterati* les fidèles français de Lipse, tels que De Thou, Du Vair et autres qui, pour reprendre l'expression d'Ernst Hinrichs, constituaient la «Parlamentsaristokratie» à l'époque d'Henri IV²⁴. En ce qui concerne l'Espagne, Theodore G. Corbett a démontré récemment, dans une étude intéressante, la présence et le rôle assumé par une telle couche dans les premières décennies du XVII^e siècle²⁵. Le rôle des politiciens représentant les principes lipsiens dans la principauté de Brandebourg a été analysé, plusieurs fois, par Gerhard Oestreich²⁶.

Mais il vaut la peine de mentionner encore une fois le nom de Rantzau qui fut comme l'incarnation de l'homme d'Etat idéal de Lipse. Après avoir passé dix années studieuses à Wittenberg, il se consacra pendant plus de quarante ans aux affaires des provinces qui lui avaient été confiées et sut les tenir à l'écart des guerres de l'époque. Il arrange même leurs conflits internes: alors que son père avait conduit les soldats contre les paysans, lui réussit à assurer la prospérité à la fois à la noblesse, aux villes et à la paysannerie. En même temps il se constitue une bibliothèque de six mille volumes dans le château de Breitenbach qu'il s'était fait construire dans le style de la Renaissance tardive, et à ses moments de loisirs écrit l'un après l'autre: la première description savante de son pays, la généalogie de sa famille, des pensées sur l'art militaire, des poèmes latins etc.²⁷.

L'exemple de Rantzau montre aussi que plus on s'approche des périphéries de l'Europe humaniste, à savoir des régions où la noblesse détient encore des

²⁴ Cf. Antoine Coron, *Juste Lipse, juge des pouvoirs politiques européens à la lumière de sa correspondance*, in «Théorie et pratique politiques à la Renaissance», Paris, Vrin, 1977, pp. 453; Ernst Hinrichs, *Fürstenlehre und politisches Handeln im Frankreich Heinrichs IV. Untersuchungen über die politischen Denk- und Handlungsformen im Späthumanismus*, Göttingen, Vandenhoeck und Rupprecht, 1969, p. 334.

²⁵ Theodore G. Corbett, *The Cult of Lipsius: a Leading Source of Early Modern Spanish Statecraft*, in «Journal of the History of Ideas», XXXVI (1975), pp. 139-152.

²⁶ Gerhard Oestreich, *Neostoicism and the Early Modern State*, éd. Brigitte Oestreich, H.G. Koenigsberger, Cambridge University Press, 1982, pp. 118-131.

²⁷ Karl Jordan, *Heinrich Rantzau als Wegbereiter des Humanismus in Schleswig-Holstein*, in «Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa», éd. Johannes Irmscher, Berlin, Akademie-Verlag, 1962, I, pp. 235-241.

positions beaucoup plus fortes que dans l'Europe occidentale, plus les politiciens aristocrates ouverts aux enseignements de Lipse jouent un rôle important. Ainsi en Bohême, où le chancelier Vojtech Lobkovic est un lecteur zélé de Lipse et où Karel Žerotin, chef respecté de la noblesse morave et s'adonnant aussi à une activité littéraire, est une de ses connaissances personnelles du temps de ses études à Leyde²⁸.

Cela vaut encore davantage pour les aristocrates polonais entretenant des rapports avec Lipse, et en particulier pour Jan Zamoyski, le principal homme d'Etat de l'époque²⁹. Et combien fécond fut le sol où Lipse sema ses exhortations à la noblesse à se cultiver; c'est ce que montre par exemple le cas de Jan Tęczyński, fils du voïvode de Cracovie. En 1601 le jeune homme s'apprêtait à se rendre en Belgique pour se former dans l'armée espagnole. Andreas Schonaeus, son professeur à l'Université de Cracovie lui recommanda d'aller présenter ses hommages au grand Lipse, et écrivit à l'adresse de son élève un long poème latin (*Fidus Comes*), une espèce de parainesis dans lequel il lui rappelle en particulier que les hommes illustres, tel Alexandre le Grand, savaient être attentifs aux Muses, même au milieu de leurs combats. En même temps, Schonaeus rédigea le 11 juillet 1601, une lettre au grand maître pour lui recommander son élève. Le jeune Tęczyński a dû aller voir Lipse à Louvain au cours de l'hiver 1601-1602, et il lui remit la lettre et le poème. Fidèle à son habitude, Lipse remercia par deux lettres, l'une adressée au professeur, l'autre à l'élève, dans lesquelles il exprime sa joie de constater que même dans les pays lointains on honore les Muses, et où il répète tout ce qu'il avait si souvent dit à propos de la mission de la noblesse. Schonaeus fit immédiatement publier les deux lettres auxquelles il joignit son propre poème, le *Fidus Comes*, non seulement pour mettre en relief sa propre importance, mais, comme le montre la lettre de recommandation que Christophorus Falenckus écrivit en guise d'introduction au petit cahier, Schonaeus était également poussé par la fierté nationale. Si Schonaeus publiait ces lettres, écrit Falenckus, c'est «ut omnes intelligent, quam praeclare et honorifice de nostris hominibus vir doctissimus sentiat»³⁰.

Mais au lieu de m'attarder aux exemples fournis par la Pologne dont nous allons entendre des informations plus compétentes grâce à mon éminent collègue M. Backvis, je me propose de dire encore quelques mots du cas de la Hongrie, ce que je connais le mieux.

Le fait que le maître néerlandais avait admis la lettre à Mihály Forgách dans le volume contenant la II^e centurie de sa correspondance fut d'une importance décisive pour le culte que la noblesse hongroise lui vouait.

²⁸ Sa lettre à Lipse: *ILE* II, 87 05 01.

²⁹ Cf. Inventaire 04 11 08 Z, 05 05 29.

³⁰ *Iusti Lipsi viri doctissimi Epistolae duae, ad illustrem Dominum D. Ioannem Comitum in Tenczin, et ad Andream Schoneum, Theologiae et I.V. Doctorem. Adiunctus est his Fidus Comes, eiusdem Andrae Schonei auctior, Cracoviae, 1602.* (Cf. Inventaire 01 07 11 S, 02 03 16 S, 02 03 16 T; dans l'édition de Cracovie, les deux dernières lettres, celles de Lipse portent la date: postridie Idus Maii!)

Comme on a pu le voir tout à l'heure dans le cas — chronologiquement postérieur — du Polonais Tęczyński, avoir mérité une lettre de Lipse passait pour une distinction et conférait au destinataire une autorité certaine. Il est révélateur à ce propos que lorsque Valens Acidalius, l'excellent humaniste allemand trop tôt disparu auquel M. IJsewijn a récemment consacré une étude, adressa de Bologne, en 1592, une lettre au grand Lipse, il tenta de se concilier ses bonnes grâces en se réclamant de son ami Forgách, déjà admis dans le Hortus Lipsianus³¹. Le geste de Lipse fut hautement apprécié par les membres de la noblesse hongroise, car elle devait avoir le sentiment que la reconnaissance et l'encouragement venant du chef du monde savant s'adressaient non seulement au destinataire de la lettre mais aussi à sa nation³².

Nous ne savons pas si Forgách lui-même reçut jamais la lettre de Lipse; au moment où elle fut écrite, il faisait déjà route vers l'Italie. Mais grâce à la publication de cette lettre ni lui ni d'autres ne l'avaient ignorée. Forgách revint d'Italie au mois de juillet 1592. Attaqué en cours de route par des brigands, il fut blessé et alla passer sa convalescence au château de son oncle à Trencsény. L'oncle en question Imre Forgách, était, lui aussi, un homme cultivé et grand admirateur de Lipse. En même temps que Forgách, Péter Révay, son cousin et ami, futur auteur d'ouvrages sur la théorie politique et l'histoire, revenait de son voyage d'études qui l'avait conduit à Strasbourg. Il apporte dans ses bagages l'édition de 1590 des deux premières centuries des lettres choisies. Peu après son arrivée au château de Holics, il reçut la visite de János Rimay, poète stoïcien et maniériste, principal organisateur de la vie intellectuelle hongroise à la fin du XVI^e siècle, partisan hongrois le plus zélé de Lipse. Rimay a dû prendre connaissance à ce moment-là de la lettre de Lipse à Forgách admise dans la II^e centurie. Par une lettre datée du 27 juillet, Révay lui-même rendait compte à Lipse de tous ces détails, ainsi que de la conversation savante qu'ils eurent à ce propos sur les œuvres du maître³³. Les deux jeunes gens se mirent ensuite en route vers Trencsény pour rendre visite aux Forgách. De Trencsény, c'est Rimay qui, le 20 août, adresse à Lipse une longue lettre dans laquelle il lui fait savoir — en paraphrasant ses propres paroles — que «ex remoto et afflicto hoc orbis angulo, illo Martiali tractu» il existait tout un petit groupe de fidèles hongrois qui lui payaient un tribut d'admiration³⁴. A

³¹ J. IJsewijn, *An Admirer of Justus Lipsius, the German Neo-Latin Poet and Philologist Valens Acidalius*, in «Academiae Analecta, Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren», 45 (1983), Nr. 1, pp. 185-206.

³² Cf. Tibor Klaniczay, *Le mouvement académique en Hongrie à l'époque de la Renaissance*, in «Hungarian Studies», II (1986).

³³ Antoine Coron, *Justus Lipsius levelezése a magyarokkal és Révay Péter kiadatlan levele Lipsiushoz* (La correspondance de J.L. avec les Hongrois et la lettre inédite de P.R. à Lipse), in «Irodalomtörténeti Közlemények», LXXX (1976), pp. 490-496 (avec l'édition de la lettre). Cf. Inventaire 92 07 27 R.

³⁴ Les éditions de la lettre: Petrus Burmannus, *Sylloges epistolarum a viris illustribus scriptorum*, Leidae, 1727, I. N° 594; Anna Vargha, *Iustus Lipsius és a magyar szellemi élet* (J.L. et la vie intellectuelle hongroise), Budapest, 1942, pp. 121-127; Rimay János *összes művei* (Œuvres

partir de ce moment leur nombre ne fit qu'augmenter; il se constitua un véritable petit cercle, une espèce d'académie dont les membres — reprenant l'expression de Lipse — se nommaient fièrement «proles Hungaricae Palladis». Comme programme, ils avaient adopté la lettre de Lipse à Forgách, au point d'inviter Johannes Bocatius, poète néolatin en vogue en Hongrie, à en écrire une paraphrase en vers³⁵.

Au début du XVII^e siècle, on retrouve ces fils hongrois de Pallas dans les rangs de la couche dirigeante de la vie politique du pays. Il est vrai que la guerre civile, sévissant entre 1604 et 1606, les divisa transitoirement, mais ensuite, à la table des négociations, les parties adverses furent représentées par deux hommes d'Etat illustres, György Thurzó et István Illésházy, tous deux proches du cercle de Rimay, lecteurs assidus du *De Constantia* et des *Politica*. Et ils réussirent, en effet, à trouver un compromis qui, malgré la menace constante de la présence turque, put assurer dans la partie non occupée de la Hongrie, un demi-siècle de paix et de consolidation relatives³⁶.

Mon propos a été de signaler à l'attention la place importante que Juste Lipse ménageait dans son système à la noblesse et à l'aristocratie nantie d'une culture humaniste et de souligner son rôle dans l'évolution intellectuelle de ces couches qui voyaient en lui leur guide au milieu des tempêtes de l'époque. Pour avoir un jour une représentation exacte de cette couche et de ses rapports avec Lipse, il faudra que nous ayons entre les mains l'édition complète de sa correspondance. Pour l'avoir entreprise, nous ne pouvons que féliciter l'Institut de Bruxelles qui fête son anniversaire et son fondateur, M. Aloïs Gerlo, notre hôte distingué.

Juste Lipse, ce grand fils de la Belgique rêvait d'une société dans laquelle le pouvoir central, guidé par la virtus et la prudentia et le sage gouvernement des senatores litterati, assurerait à l'ensemble du peuple la paix, et aux hommes de la science, aux professeurs le calme nécessaire au travail créateur. C'était là peut-être une illusion ... il est néanmoins probable que ses directives morales et politiques contribuèrent à ce que l'Europe de son temps souffrit un peu moins, et que ses peuples purent sauver un certain nombre de valeurs anciennes et en créer davantage de nouvelles.

complètes de J.R.), éd. Sándor Eckhardt, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1955, pp. 223-226. Cf. Inventaire 92 08 20 R.

³⁵ M. Ioannis Bocatii Hungaridos libri poematum V, Bartphae, 1599, pp. 292-294.

³⁶ Tibor Klaniczay, *Probleme der ungarischen Spätrenaissance (Stoizismus und Manierismus)*, in «Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa», éd. Johannes Irmscher, Berlin, Akademie-Verlag, 1962, II, pp. 70-73.